

CIBLE

SÉNAT

Quant à l'équilibre du pouvoir parlementaire, l'existence d'une deuxième assemblée est une impérieuse nécessité. Nous y sommes d'autant plus attachés que les royalistes parlementaires de la Constituante avaient défendu le principe des deux Chambres avec des arguments que l'histoire ultérieure a justifiés.

Vive le Sénat, donc. Encore faudrait-il que, comme toute assemblée démocratique, sa représentativité soit indiscutée. Tel n'est pas le cas. La composition et la répartition des grands électeurs font que le monde rural, de moins en moins peuplé, est sur-représenté par rapport à la France urbaine. Encore quelques années, et les sénateurs ne représenteront plus qu'eux-mêmes, et le Sénat ne sera plus que la caricature de ce qu'il est déjà : une maison de retraite (dorée) pour le personnel politique, le temple du kitsch, le conservatoire d'une société disparue.

Qui osera proposer une réforme substantielle des modalités des élections sénatoriales ? Qui saurait la mener à bien, étant entendu que le Sénat est le maître des réformes qui le concernent ? Deux siècles après la Révolution, attendons sans trop y croire le 4 août du Luxembourg.

Après Maastricht

La fausse



fracture

Dossier

**Images du
Brésil**

(p. 6/7)

Lettre

**A Brice
Lalonde**

(p. 3)

M2242 - 585 - 15,00 F



Le Roi, la star et le prêtre

Nous ne reviendrons pas sur le détail des petites histoires royales de l'été (rumeurs sur l'un, photos indiscretes de l'autre), qui ont fait les joies de la presse à sensation et donné à quelques uns, en France et en Angleterre, l'occasion d'affirmer que les monarchies étaient entrées en Europe sur la voie du déclin. Quoi, pour quelques frasques ? En mille ans, de part et d'autre de la Manche, la royauté en a vu d'autres, et de moins tendres, souvenez-vous...

Mais alors, pourquoi ce tintamarre ? Tout simplement parce qu'on en demande trop aux princes et aux princesses, parce qu'on en vient à se faire une fausse idée de la fonction royale dans les démocraties modernes. Qui, « on » ? Vous, moi, les médias en général et tel éditorialiste britannique en particulier. Et « on » demande quoi ? Les médias demandent encore et toujours plus d'images édifiantes (le Roi très sage et très bon), de contes de fées (le jeune prince et la belle princesse qui ont beaucoup de jolis enfants). Vous et moi, nous souhaitons des rois très Rois, intelligents, beaux et sympathiques. Et l'éditorialiste britannique demande de surcroît que « sa » famille royale soit vertueusement exemplaire.

Résultats ? L'humanité de la famille royale finit par s'effacer.

Il suffit d'une menace de divorce (en Angleterre) ou d'une escapade supposée (en Espagne) pour que les trônes soient censés vaciller. Qu'on se calme !

Trop d'exigences conduisent à confondre la princesse et la star, le roi et le curé, la famille et l'arché-



◆ Pour « Lady Di », le vent tourne à la tempête...

type. Or le Roi-très-sage a parfois envie de se dissiper, le jeune prince vieillit comme tout le monde, et la belle princesse prend quelques rides à chaque naissance et peut en avoir

plus que marre, certains jours, de l'interminable corvée à laquelle se réduit sa vie publique. Alors les écarts sont compréhensibles, et les coups de colère, et les crises de cafard, et le bonnet jeté par-dessus les moulins... Si le roi est un saint, tant mieux. Si la reine ressemble (moralement) à Victoria, c'est son affaire. Mais il peut y avoir d'autres cas, plus complexes, plus déviants, dont il n'y a pas lieu de trop s'inquiéter.

Pourquoi ? Parce que la monarchie n'est pas un couvent, parce que le roi n'est ni prêtre, ni moine, ni acteur, ni candidat à un prix de vertu, mais homme tout simplement. Précisons : homme en situation singulière, homme en fonction ou, comme aurait pu dire Heidegger « être-pour-la-fonction ». Etre roi, c'est remplir une fonction et une seule : la fonction politique qui implique, dans le cas des royautés, que l'homme ou la femme désigné par la loi de l'État représente l'histoire de la nation, exprime son unité vivante, incarne son identité, c'est à dire sa permanence et sa dynamique (même racine que « dynastie ») ou en d'autres termes son projet.

Tout cela peut se dire gravement, dans le langage du politique et selon

l'austère raison de l'État, ou de manière plus triviale : chacun chez soi et les vaches seront bien gardées. Que la star nous donne un spectacle de qualité, y compris dans la mise en scène de sa vie privée. Que le prêtre (ou le psychanalyste...) s'occupe du salut des âmes (ou de l'inconscient plus ou moins structuré). Et que le roi fasse son métier politique, pour lequel il est né. Au mépris du style, j'ajoute une série d'adverbes pour préciser que ces quelques remarques ni visent pas à excuser les princes et les rois, à les exonérer de leurs tâches quand bon leur semble. Cette fonction royale, Messeigneurs, elle doit être accomplie pleinement, constamment, rigoureusement. Donc douloureusement et parfois tragiquement. A la manière de René Girard, on peut dire que ce qu'il y a de plus sacré dans la royauté, c'est le sacrifice. Le sacrifice, par la personne royale, de sa vie privée, de son intimité, de son confort, de sa tranquillité. Qui n'accomplit pas ou plus ce sacrifice quotidien devant le peuple et pour lui n'est pas ou plus digne d'être reconnu comme le serviteur de tous. Le reste ne nous regarde pas. Comme le disait un communiste espagnol : *il n'y a qu'une nuit du Roi qui m'intéresse, celle du putsch...*

Sylvie FERNOY

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement de trois mois (100 F), six mois (185 F), un an (270 F), de soutien (500F)*

NOM :

Prénom :

Adresse :

Profession :

Date de naissance :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris - CCP 18 104 06 N Paris

Lettre ouverte à Brice Lalonde

Cher Brice Lalonde,

Interrogeant mon répondeur de loin cet été, j'eus le plaisir d'entendre votre voix ! Du ton discret, courtois, frôlant l'ironie, qui tient sans doute à vos ascendances anglo-saxonnes, vous disiez l'intérêt avec lequel vous suivez nos opinions, et demandiez ce qui vous avait valu, dans le numéro d'été de « *Royaliste* », de telles imputations : *Génération Écologie comme mouvement « spongieux et manoeuvrier »*...! Vous étiez prêt à vous en expliquer avec nous.

L'amitié que vous nous faites, et que nous vous rendons personnellement de longue date, m'engage à vous répondre par une lettre ouverte, dans l'intention de clarifier un peu l'étrange situation dont je vous laisse juge :

Au cours de l'exercice, ingrat mais nécessaire, qui me faisait passer en revue critique les partis français démissionnaires de leur mission de citoyenneté, la taloche que *Génération Écologie* récoltait au passage était une manière d'avertissement.

« Spongieux et manoeuvrier » ? Oui, quand cesserez-vous de l'être pour entrer véritablement en politique ? A vous, au moins, le défi vaut d'être lancé, et par nous, que nos dispositions à votre égard rendent particulièrement attentifs - et inquiets. Merci d'avoir si vite repris la balle au bond.

Attentifs à votre action depuis l'origine, puisqu'elle se confond avec l'émergence du souci écologique dans notre pays, nous ne revenons pas sur l'urgente utilité de la prise de conscience des responsabilités publiques et privées quant aux conséquences de nos actes sur l'environnement ; il fallait, pour la faire prendre en compte par les pouvoirs, une contestation radicale - même groupusculaire - de l'idéologie industrialiste et une attaque en règle d'un grand lobby technologique comme EDF ou le nucléaire...

Ce programme rempli vous hisse au gouvernement où vous vous révélez ministre responsable, capable d'arbitrage et de dialogue, assez conscient des enjeux politiques pour être solidaire sans bassesse, et frondeur sans trahison. Je suis professionnellement témoin de la qualité des administrateurs que vous aviez commis à la tête des grands dossiers et de l'emprise que votre petit ministère avait su s'arroger sur les pouvoirs d'État décentralisés.

En vue des élections dernières, sentant décliner le soleil des socialistes et croire l'herbe sous les pieds de Waechter, vous rejouez personnel, et en

quelques mois de noyautage intelligent vous plantez des jalons en vue d'un mouvement alternatif qui improvise à partir de rien, sur tables de bistro, des listes de candidats aux régionales, et en impose assez pour être incontournables par les Verts...



J'arrête là le chronomètre et vous félicite. Beau parcours... pour un cul-de-jatte ! Oui, un cul-de-jatte politique, sans autre programme avoué que celui d'un lobby des espaces verts ; sans le formidable support logistique coopératif dont jouissaient les *Grünen* allemands ; sans l'idéologie chafouine puritano-arriviste des *Verts* français ; et sans, bien sûr, le naturisme ethniciant des taupes du *Front National* à qui vous n'avez jamais donné prise. Bravo !

Mais jusqu'à quand tiendrez-vous funambule, sur cette équivoque multipliée par l'événement, en faisant croire que l'écologie est le fin du fin, l'éthique de l'éthique, l'économie de l'économie et le politique du politique ? Attendez-vous d'avoir ramassé au passage tous les électeurs et militants que les autres partis effarouchent ou dégoutent ? Une « génération », comme celle qui vagissait gentiment Mitterrand sur les affiches de 88, c'est donc aussi pratique qu'une éponge : il suffit de la présenter sèche, vide, pour attirer le liquide, puis de la presser au dessus de l'urne. Et Dieu sait combien se liquéfient les franges du *PS* en quête d'asile, et se liquéfieront les *Verts* à l'épreuve cruelle de la gestion locale ! C'est

donc la tactique « spongieuse » dont j'avais pris acte.

« Manoeuvrier » qualifie l'effort que vous-mêmes déployez pour échapper à la réflexion politique, alors qu'elle vous habite, à l'évidence, et qu'elle seule motive notre conversation.

La chose mérite autant de taloches que de félicitations. Pensez donc qu'un mouvement comme le nôtre, minuscule, se crève à assumer sans élimination ni dérobade la totalité du patrimoine, revendique aussi bien ses responsabilités selon les vocations immémoriales de la nation et du royaume que selon les nécessités présentes de l'économie, des équilibres européens et mondiaux, de la culture, et, bien entendu, de la préservation active et créative de l'environnement à toutes les échelles, du village à la planète. Pensez que nos petites convictions, qui nous valent l'estime de certains - et je crois bien la vôtre - nous interdisent pratiquement l'intrusion dans le club des élus politiques, lors même d'alliance conjoncturellement favorable au parti dominant. Nous sommes en quarantaine pour « trop-plein de message », mais on vient, dans nos colonnes et nos colloques, faire ses courses, emprunter un concept pour en tirer slogan de campagne, et nous laisser piaffer dehors... Pensez à cela, au pain quotidien honorablement sec et non spongieux que nous rongeons, et comparez avec l'entrée de *Génération Écologie* dans les assemblées régionales qui ne s'est faite qu'à proportion de l'éviction du politique qu'elle avait au programme.

J'exagère par envie ? Envie justifiée, certes, de ces réussites faciles, peut-être éphémères... Mais il n'y a nulle exagération à dire que seule la manoeuvre de couloirs peut soutenir longtemps, sur le non-dit politique, un mouvement. Et que vous courrez grand risque à l'oublier par opportunisme, réservant par devers vous, comme une botte secrète, tout ce que vous savez et avez vérifié, étant aux affaires, sur la légitimité du pouvoir et la permanence de l'État, et le service de la nation, et la vocation de la France à quoi se subordonne fondamentalement toute action responsable.

Nous voici donc amicalement, cher Brice Lalonde, en train de vous prédire qu'il faudra, un jour ou l'autre et rapidement, dépouiller la tenue camouflée à la mode sous laquelle vous fûtes si charmeur, pour revêtir le bleu de travail des ouvriers de la politique française, et répondre, par l'acte et la parole, aux vraies questions que pose l'Histoire.

Vous auriez pu commencer avec l'Europe, au lieu de faire semblant que le OUI suprêmement politique, qui vous tranchait du bœuf-non-oui des écolos, n'était dû qu'à votre souci d'une politique concertée de l'environnement... Vous pourriez commencer aux prochaines législatives en affichant un programme qui ne soit pas un élégant attrappe-tout-nouvelle-gauche-centriste, mais qui pose quelque chose - ou quelque'un ! - au fondement comme valeur et comme axe historique de votre mouvement.

Quoi que vous fassiez, nous y serons très attentifs, tous répondus branchés.

Cordialement.

Luc de GOUSTINE

Tempête sur les monnaies

Mettons de côté, pour l'instant, la raison première de cette mini-crise financière pour revenir aux causes « secondaires », car lorsqu'on a dit que la spéculation se trouve à l'origine de la tempête monétaire de la mi-septembre 92, on a tout dit et rien dit. Il convient donc d'analyser les mécanismes qui ont guidé les spéculateurs dans leur démarche, étant entendu une fois pour toute (1) que ce qui les mène est l'appât du gain et que leur objectif est d'augmenter leur mise de départ, déjà conséquente, tout en sachant qu'ils peuvent gagner beaucoup mais, aussi perdre beaucoup.

Parmi ces causes « secondaires », il y a tout d'abord la hausse régulière des taux d'intérêt allemands (loyer de l'argent). En effet, pour éviter tout dérapage inflationniste consécutif à la réunification des deux Allemagnes, la Bundesbank (Buba) n'a cessé, depuis 1989, de relever ses taux. La corrélation entre les taux d'intérêt et l'inflation est fondée sur la théorie monétariste qui veut que, dans une économie donnée, le niveau des prix dépende de la quantité de monnaie en circulation. Ainsi, plus les taux sont élevés moins la demande de crédit, donc la consommation et l'investissement sont importants et moins grands sont les risques de surchauffe. Une telle rigueur est néfaste à l'économie mondiale, d'une part car elle freine toute velléité de reprise et augmente les tensions sur le marché de l'emploi, d'autre part car elle oblige les autres pays du SME (Système Monétaire Européen) à avoir des taux d'intérêt supérieurs aux taux allemands. Lorsque le Deutschmark (DM), la monnaie la plus forte et surtout celle qui présente un potentiel de hausse plus fort, offre des taux d'intérêt élevés, les pays les plus faibles sont

L'onde de choc du résultat mi-figue mi-raisin du référendum n'a pas fini de faire des vagues. Aussi est-il préférable, plutôt que de se perdre en conjecture sur ce que sera l'avenir immédiat en matière monétaire, d'essayer de comprendre les raisons qui ont mis à mal le Système monétaire européen.



obligées de surenchérir de manière à attirer les capitaux et maintenir leur monnaie à un niveau satisfaisant par rapport au mark.

D'autant plus que la chute du dollar en août dernier, consécutive aux mauvais résultats de l'économie américaine, a amené les spéculateurs à se reporter sur le DM, de loin la monnaie la plus attractive. Dès lors le SME s'est trouvé déstabilisé, les monnaies les plus faibles ayant du mal à suivre le DM. Destiné, après la suppression du Système monétaire international hérité de l'immédiat après-guerre, à stabiliser les monnaies européennes, le SME est un système de taux de change fixe mais ajustable, les onze monnaies qui le composent (les monnaies des douze pays de la CEE à l'exception de la drachme) fluctuent les unes par rapport aux autres à l'intérieur d'une fourchette de + ou - 2,25%

ou + ou - 6% pour les monnaies faibles. D'où la nécessité, pour les banques centrales, d'intervenir sur le marché des changes lorsqu'une monnaie atteint son cours plafond ou son cours plancher. Cette obligation explique les difficultés rencontrées par la lire, la livre et, dans une moindre mesure, le Franc, contraints de coller au DM ou de dévaluer ou de sortir du SME.

Une autre raison qui a poussé les opérateurs sur le marché des changes à modifier leur comportement vis-à-vis des monnaies faibles du SME, réside dans la crainte de voir la France rejeter le Traité d'Union européenne. Les accords de Maastricht autorisaient les spéculateurs à tabler sur un rapprochement des politiques économiques européennes, d'où le crédit qu'ils accordaient à des pays comme la Grande-Bretagne ou l'Italie. Or, les perspec-

tives d'un aménagement des parités, dans le meilleur des cas, de la disparition du SME, dans le pire des cas, les a conduit à des anticipations et à jouer la sécurité en achetant des marks et en vendant leurs liras et leurs livres. Le réajustement auquel nous avons assisté avant même le référendum, était inévitable dès lors qu'aucun réalignement au sein du SME n'avait été effectué depuis 1987 alors que les économies, loin de converger, avaient considérablement divergées.

En conséquence, la France qui est pourtant, avec l'Allemagne, la grande instigatrice du SME, est contrainte de s'aligner sur la politique menée outre-Rhin. A cours terme, cela a contribué à l'assainissement de son économie, mais aussi au rétablissement des grands équilibres qui ne peut satisfaire que les esprits étroits. A long terme, ce genre de politique entrave les chances de développement des entreprises, les investissements sont reportés aux calendes grecques et le chômage croît. La France est d'autant plus prise à ce piège qu'avec un différentiel d'inflation en sa faveur, son taux d'intérêt réel (le seul qui compte) est encore plus élevé. A tel point que la légère baisse consentie par la Buba le 14 septembre n'a trompé personne et a conduit à l'effet inverse de celui qui était recherché. D'autant plus que Michel Sapin, pour des raisons électoralistes, a commis l'imprudence de promettre une baisse des taux en cas de victoire du « oui ». Conséquence, les spéculateurs ont vendu leurs francs et acheté du mark.

Aujourd'hui, deux attitudes prévalent. Celle, ingénue et exagérément optimiste, résumée par Michel Camdessus, ancien gouverneur de la Banque de France et actuel dirigeant

du FMI, qui cherche à se persuader que le SME sortira grandi de cette nouvelle épreuve. L'autre, revancharde et agressive d'Alain Cotta qui consiste à dire que la politique monétaire liée au SME est « moribonde ». Mais, entre ces deux extrêmes, tout peut être envisagé : une baisse des taux allemands, une suppression momentanée du SME, l'attentisme dans l'espoir que la spéculation se calmera d'elle-même (n'y comptons pas trop, la prochaine échéance électorale américaine, dont le résultat est plus indécis que jamais, peut la faire redémarrer de plus belle) ou, rêvons un peu, la création d'un nouveau système monétaire international...

Quoi qu'il en soit, cette tempête aura permis de mettre en évidence les faiblesses de la politique de désinflation compétitive et du franc fort menée depuis 1983 par Bérégovoy et Balladur. Il aura suffi que les Espagnols, les Anglais et les Italiens dévaluent ou sortent du SME pour que le gouvernement se rende compte qu'une telle politique risquait de compromettre les résultats de notre commerce extérieur avec ces pays. Le sacrifice ainsi consenti en terme d'emplois depuis bientôt dix ans s'avérerait inutile. Des solutions existent, nous l'avons vu, mais le gouvernement français saura-t-il prendre les bonnes ? Aura-t-il la volonté et le courage politiques de les appliquer ? Rien n'est moins sûr.

Patrice LE ROUË

(1) Voir à ce sujet le dossier prémonitoire « En attendant la crise » paru dans le dernier numéro de « Royaliste ».

**Aidez-nous,
en vous
abonnant !**

Déficit

Quelle Europe des citoyens ?

La société démocratique, comme toute autre, plus encore que toute autre, a besoin de médiations. Où les trouver en Europe ?

Ils nous la baillent belle, avec leur déficit démocratique ! Depuis la courte victoire du Oui le 20 septembre, c'est la nouvelle antienne dans la classe dirigeante française et européenne. Chacun y va de son petit couplet et jette à profusion dans le public des idées péniblement ramassées par les directeurs de cabinets.

Jean-Louis Bianco, par exemple, a lancé l'idée d'une équipe de football européenne sans dire précisément en quoi cela ferait avancer l'Europe des citoyens.

Comme pendant la campagne pour le Oui, ces prestations hallucinogènes ont comme conséquence première de favoriser les phobies à l'égard de la construction européenne ou du moins le malaise quant aux discours qui sont tenus.

Pourquoi ? Parce que toute société démocratique a besoin d'un pouvoir arbitral, politique par définition, donc fondé sur une légitimité historique et populaire, et exprimant une symbolique claire. Dans les divers États de l'Europe démocratique, cette légitimité et cette symbolique existent - plus fortement dans les monarchies que dans les républiques. Mais dans l'Europe des Douze ? L'Assemblée de Strasbourg n'a ni pouvoirs ni popularité, la Commission de Bruxelles souffre de son image technocratique, les gouvernements prennent maintenant de vertueuses distances à son égard et les Conseils européens ne valent

que par les légitimités nationales qui s'y trouvent réunies.

Pas d'État européen en perspective, et même s'il s'instituait cet État serait nécessairement fictif pour deux raisons au moins : il ne représenterait pas une tradition historico-politique, et sa distance à l'égard des différents peuples ne favoriserait pas une relation démocratique déjà difficile à établir ou à maintenir dans une nation. En d'autres termes, l'Europe des Douze souffre d'un manque qu'elle ne pourrait combler que d'une manière inacceptable : sans « pouvoir européen » pas de « démocratie européenne » mais seulement (et



sagement) la coopération de représentants des pouvoirs politiques nationaux et des sociétés démocratiques nationales que les États arbitrent tant bien que mal ; et si l'on veut combler ce manque, il faut reprendre une des traditions politiques de l'Europe que la France a toujours récuse : celle de l'Empire dont la tendance est nécessairement despotique.

Ces observations que nous aurons tout le loisir de développer montrent que le NON du comte de Paris et le OUI de la NAR ne révèlent pas une contradiction fondamentale mais une simple nuance d'appréciation : tout aussi hostiles que le Prince à l'État européen, nous avons estimé qu'il n'avait aucune chance de naître du traité de Maastricht. D'où notre approbation conditionnelle à un accord politique sur des équilibres politiques en Europe...

Yvan AUMONT

BRÈVES

♦ **PAYS-BAS** : Pour la première fois de son règne, Béatrix Ière des Pays-Bas est sortie de sa réserve constitutionnelle. La reine des Pays-Bas a exprimé dans son discours du trône (écrit par le Premier Ministre), à propos de Maastricht : « le souhait et la confiance que le oui retentira afin que la France et les Pays-Bas, chacun dans le respect de ses traditions et de ses valeurs, puissent continuer, côte à côte avec les autres États membres à donner corps à l'Europe ».

♦ **MAROC** : Le prince héritier Sidi Mohammed du Maroc a accordé à *Paris-Match* une de ses premières interviews : « Mon père compare toujours notre pays à un arbre qui a ses racines en Afrique et dont les feuilles se développent vers l'Europe. Le Maroc peut être l'artisan du rapprochement entre l'Afrique et les pays occidentaux. Il a déjà joué à plusieurs reprises le rôle de médiateur. Nos traditions sont fortes, ce qui nous permet d'accorder sans crainte nos mentalités à celles du monde occidental ». Face à la montée des intolérances, le jeune prince, âgé de 29 ans, se fait l'apôtre de l'harmonie entre les différentes communautés : «... l'intégrisme religieux se développe à nos portes. Il ne peut se développer ainsi au Maroc. Le roi est descendant du prophète. Il est aussi garant de l'Islam et des libertés des autres religions, catholique ou juive. Notre système ne fournit donc pas de prise à l'intolérance ».

♦ **BULGARIE** : La popularité du roi Siméon II de Bulgarie ne fait que croître à Sofia si l'on en croit les éditoriaux parus récemment dans la presse bulgare. La première semaine de septembre, le roi a participé en direct à une émission de cinquante minutes à la télévision bulgare, répondant aux questions des Bulgares interrogés dans la rue ou ayant posé leurs questions au studio de télévision. Le succès, une nouvelle fois, était au rendez-vous.

♦ **RUSSIE** : Du riffifi dans la famille Romanov. Il y a quelques semaines, sept princes de la famille se réunissaient en conférence à Paris pour faire barrage aux « prétentions » dynastiques de la grande-duchesse Marie Wladimirovna de Russie, devenue chef de la Maison Impériale à la mort de son père le grand-duc Wladimir. L'ainé de ces princes, Nicolas Romanov, s'oppose vigoureusement à sa cousine, voulant que soit respectée la volonté de la mère du dernier tsar de laisser le peuple russe libre de sa destinée, et maître du choix d'un empereur s'il en désirait un.

♦ **GRANDE-BRETAGNE** : Mesure d'économie ou geste patriotique ? La princesse de Galles vient d'annoncer qu'elle renonçait à sa Mercedes flambant neuf qu'elle possède depuis janvier. Officiellement, il s'agit de faire des coupes claires dans le budget de la famille royale et de soutenir une industrie automobile britannique moribonde. En réalité, il pourrait s'agir d'une réplique - au plus haut niveau de l'État - aux gestes peu amicaux de la Bundesbank contre la livre sterling. Il est vrai que les sentiments anti-allemands de l'Angleterre ne font que s'exacerber sur fond de ratification - difficile - du traité de Maastricht.

« Au Brésil tout est possible » !

Rio de Janeiro. Les lampions sont éteints ; enfin façon de parler ! Du haut du Corcovado dès la nuit tombée, la ville écartelée entre ses collines scintille comme une immense parure de diamants dont le lagon Rodrigo de Freitas, tache sombre dans laquelle se reflètent mille ou dix mille feux, serait la pièce maîtresse. Rio le jour. La ville dévoile son éclatante beauté et ses sordides misères.

En juin dernier elle a accueilli la conférence des chefs d'État pour l'environnement ; 500 millions de dollars ont été engloutis dans son organisation. Au delà d'un himalaya de divergences et des flots d'éloquence stérile que reste-t-il de ces folles dépenses ? Une autoroute, d'ailleurs hautement nécessaire, symbole malgré tout des défaites écologiques, qui a permis aux quelques cent trente délégations étrangères d'aller de l'aéroport de Galeao au centre ville sans trop souffrir des odeurs pestilentielles qui flottent sur certains quartiers nord, et des stocks de tee-shirts glorifiant ce non-événement, que des vendeurs nonchalants proposent aux flâneurs le long des plages de Copacabana et d'Ipanema. Les lampions sont vraiment éteints.

500 millions de dollars ce n'est pas rien ! Convertis en cruzeiros cela donne le tournis qui, du matin au soir vire au vertige sous l'effet de l'inflation galopante. Inflation que l'on peut mesurer grâce aux panneaux lumineux disposés en ville qui, avec l'heure et la température, affichent la valeur de la monnaie nationale par rapport au dollar.

Rêvons un peu. A Rio il y a environ 500 favelas que l'on montre aux touristes comme les bijoux de la Couronne à la Tour de Londres. Si, au lieu de discourir vainement sur la pureté de l'eau, on avait distribué un million de dollars par favelas pour les rendre plus habitables ? Alors Rio ne serait plus Rio. Supprimer ces quartiers ? Supprimerait-on à Paris le Louvre ou Notre-

Dame ? Ces sordides amas de baraquas où s'entassent de 1 à 3 millions d'habitants livrés à tous les trafiquants et mafiosos locaux font en quelque sorte partie du patrimoine national ; c'est tout juste si la favela où fut tourné le légendaire *Orfeo Negro* de Marcel Camus n'est pas classé monument historique. Où donc iraient se loger les écoles de Samba ? Mes amis cariocas s'amusent de telles naïvetés ; ici c'est la mer qui compte, elle est là, splendide ; c'est l'exploit sportif qu'on exalte, on va s'y passionner au monumental Maracana ; c'est le corps des femmes qu'on admire, paré de plumes, d'or et d'argent ou quelquefois sans plume, sans or et sans argent, et c'est au gigantesque Sambodrome édifié à coups de centaines de milliards de cruzeiros que l'on satisfera périodiquement ses fantasmes. On fera aussi sa part au religieux et c'est l'ouverture récente au culte de la monstrueuse nouvelle cathédrale auprès de laquelle l'hôtel Ukrenia de Moscou est un chef d'œuvre de grâce et de légèreté. J'ai la pénible impression que cet abominable amas de béton est une insulte à la pauvreté, un outrage au bon goût et une sorte de blasphème, le bon Dieu n'en demandait sans doute pas autant.

Rio une heure du matin. Assis sur un trottoir défoncé de l'avenue Princesse Isabel cinq ou six gosses à la peau foncée dont le plus âgé pouvait avoir 8 ans riaient aux éclats. L'un deux, les deux jambes coupées au haut des cuisses, le tronc posé à même son skate-board, aussi rigolard que les autres. Ils seraient une dizaine de millions dans tout le Brésil ces enfants abandonnés à la rue.

En organisant la conférence sur l'environnement le Brésil prenait le risque de se voir trainer au banc d'infamie de l'humanité. L'occasion était bonne de dénoncer une fois encore, le saccage de la forêt qui couvre 40 % du territoire national, cette forêt amazonienne, un des

fonds de commerce inépuisable de l'écologie militante internationale, poumon de la planète, en voie de disparition pour cause d'aménagement irresponsable.

Moins de trois quarts d'heure après avoir quitté Brasília l'avion survole l'Araguay. La visibilité est excellente, les marécages qui bordent le fleuve ressemblent à un patchwork sans fin aux couleurs passant par toutes les nuances du jaune et du vert. Dès ceux-ci franchis apparaissent les traces de la colonisation tant honnie. Alignés au cordeau des centaines de rectangles parfaits - 10 ha chacun m'a-t-on précisé - trouent la forêt du Mato Grosso avec parfois quelques variantes dues sans doute au relief, ce sont alors des triangles qui s'emboîtent avec fantaisie dans des pans entiers de forêt. Une dizaine de minutes de vol - 80 à 100 km - toute trace de défrichement disparaît

et c'est le long, l'interminable moutonnement gris vert du sommet des arbres, entrecoupé ça et là par les méandres d'un fleuve ou d'une rivière. L'uniformité jusqu'à Manaus. C'est donc là, à 11000 m en dessous du jet de la Varig que sévissent les empêcheurs de respirer en rond, les cannibales qui bouffent la couche d'ozone à grands coups de bulldozer ce qui remplit d'angoisse l'estimable commandant Cousteau et fait doucement rigoler l'excellent H. Tazieff.

Manaus, ville symbole de toutes les contradictions du Brésil. Agglomération démesurée et sans charme, trop souvent délabrée où la beauté arrogante de quelques édifices, vestiges des splendeurs du passé côtoie les pires bidonvilles sur pilotis des bords du fleuve. Trottoirs défoncés - une constante des villes brésiliennes - autrefois opulente jusqu'à l'insolence de son célèbre théâtre

recemment et merveilleusement restauré, elle vit au rythme lent du régime des eaux du Rio Negro. Tombée dans l'oubli après la fastueuse époque des *seringueiros*, elle avait repris une certaine activité il y a quelques années lors de la création d'une zone franche qui devait apporter une nouvelle prospérité à la région. La nature est trop forte, implacable. Manaus isolée à 1700 km de Belem est une île en perdition dans l'immensité amazonienne. Les espoirs fondés sur l'industrialisation de la région à plus de 4000 km des richesses du Sud s'évanouissent face aux contraintes de la réalité et ici, la réalité, c'est la forêt invulnérable.

Alors on empoisonne la planète ? La légendaire gentillesse brésilienne n'empêche les mouvements d'humeur. Je résume les réponses : la forêt c'est avant tout l'affaire du Brésil et de l'idée qu'il a de l'aménagement de son territoire et de son développement ; ensuite le déboisement affecte au plus 1 % de la superficie, ce pourcentage augmentera fort peu pour la simple raison que la forêt est indestructible, que la nature ici sera toujours plus forte ayant déjà réduit à néant de multiples projets et qu'il convient de se soumettre à sa loi. S'agissant de l'oxygène, rien n'est scientifiquement démontré et l'un de mes interlocuteurs me fera remarquer que dans les récriminations écologiques il n'est jamais fait état de la colossale production de gaz carbonique issue de la gigantesque décomposition des végétaux. Voilà donc le point de vue généralement exprimé ici, avec force. Et l'on enfonce le clou. Pourquoi ne jamais parler des actions de boisement en cours - et non de reboisement - sur les infinies étendues du Sud du Mato Grosso où dans l'État du Minas-Gerais comme j'aurai l'occasion de le constater ? Et bien on va en parler car ces boisements vont-êre à la source de nouvelles polémiques, ils sont à

base d'eucalyptus qui seraient le pire des arbres, celui qui en moins de 30 ans transforme les meilleures terres en désert. On laissera, bien entendu, le soin aux experts de s'entre-déchirer sur la question.

La réalité de l'Amazonie est que la forêt submerge tout, engloutit tout. La BR322 qui devait me permettre de rejoindre la fameuse *transamazonienne* est impraticable, cette dernière qui, en éventrant la forêt devait en assurer le développement n'est plus que le souvenir d'un projet pharaonique insensé sauf pour ceux qui se sont fabuleusement enrichis tendant la main sous ce moderne tonneau des danaïdes. Manaus est réellement une île...

Tartiné de crème anti-moustiques, le hamac accroché à bord d'un *gaiola*, ces bateaux si caractéristiques de l'Amazonie, je rejoindrai donc les villes du Nord par le fleuve. La lente et monotone descente commence ; immensité liquide, quelquefois les deux rives disparaissent sous l'effet de la brume ou d'une brève et violente averse. Le bateau s'arrête, dépose ou embarque quelques *caboclos*, ces métis de blancs et d'indiens qui peuplent les bords du fleuve, ainsi que cet homme qui débarque sur un vieux ponton une rutilante moto noire et jaune pour quelle improbable route ?

Olanda. On a tant vanté le charme baroque de cette petite ville du Pernambuco, classée « patrimoine de l'humanité » par l'UNESCO qu'une vive déception me saisit lorsque je découvre ce qui a du être une petite merveille. Des églises ravissantes aux murs rongés par l'humidité, des rues pentues couvertes d'immondices et l'ensemble submergé par l'imbécillité frénétique des tagueurs. Pauvre « héritage de la nature et de la culture de l'humanité », les héritiers galvaudent. On m'explique, c'est l'air marin gorgé d'humidité qui noircit les murs. Objection ! La façade de mon hôtel sur la belle promenade de Bon Viagen, à Recife, à quelques rues de là est immaculée bien qu'exposée à la même humidité ! Alors on précise. Ce n'est pas l'État qui s'occupe de la façade des hôtels, par contre il s'occupe de celles des églises, la peinture est, par nécessité, de mauvaise qualité puisqu'une partie de l'argent affecté à son achat a été détournée, la corruption étant généralisée. Un des visages du Brésil, ce n'est pas le pire.

Il est reconnu que le Brésil ne

souffre pas du racisme. Les études démographiques démontrent que la société locale se métisse de plus en plus ; les franges de populations entièrement noires et blanches s'amenuisent insensiblement. Ce métissage est cependant très nuancé avec d'importantes disparités régionales. Au Nord, à dominante noire ou brune, s'oppose le Sud des blancs ou réputés tels. Pas de racisme - encore que, me fera-t-on remarquer, le gouvernement ne comporte et n'a jamais comporté de ministres de couleur - mais ségrégation fondée sur la fortune dont les conséquences sont dévastatrices dans un pays qui enregistre deux échecs majeurs dans les domaines de la santé et de l'éducation, la qualité en ces secteurs n'étant offerte qu'à ceux qui peuvent payer.

Une autre caractéristique du Brésil tient à l'opposition entre la pauvreté du Nord et les richesses du Sud qui, si elle résulte en partie de l'évolution économique du pays n'explique pas que cette même opposition soit observée entre les quartiers nord misérables des grandes villes et les quartiers sud agréables et souvent luxueux. Alors, visiter les quartiers nord d'une ville du Nord est un véritable voyage au bout de l'horreur. Ce voyage je l'ai fait à Salvador de Bahia grâce et en compagnie de Tania, jeune brésilienne qui avait besoin de parler et de montrer la réalité, libérée m'a-t-elle dit après le silence imposé par des années de dictature. Hallucinant ! Sur des kilomètres, immondes, eaux stagnantes, rues défoncées, baraquements délabrés, enfants nus, adultes en guenilles ; toutes les misères de l'humanité rassemblées en cet immense dépotoir, dans un pays où rode le choléra. 86 % des enfants du Nordeste souffrent de malnutrition...

Retrouver Brasília après les villes du Nord c'est presque sortir d'un cauchemar. Au Brésil on répète avec complaisance qu'on réussit deux choses : le désordre et la samba. Kubitchek, ancien Président de la République a démontré le contraire, du moins pour le désordre, en imposant la construction de la capitale loin de l'ambiance florentine de Rio. D'emblée j'ai aimé. Ni l'espace, ni l'argent n'étaient mesurés, ni surtout le talent. Mon interrogation porte sur l'avenir de cette ville dont j' imagine mal qu'elle puisse embellir sous la

suite page 8 ➡



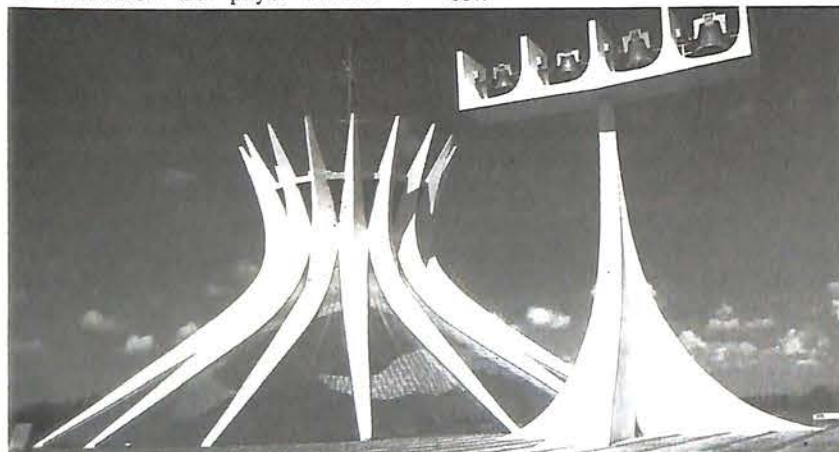
♦ Rio de Janeiro écartelée entre ses collines.

Images du Brésil

➤ suite de la page 7

patine du temps. Là, au contraire, en dehors de quelques réalisations qui ne se démoderont pas puisque le génie de leurs créateurs les a mises hors du temps et des modes, on mesure déjà les dégâts causés par l'âge - 30 ans à peine.

Pour l'heure, dans la fraîcheur de son beau palais blanc Do Planalto, *O Presidente Fernando Collor De Mello* « libéral-social » (il y en a donc pour tous les goûts) médite sur l'infortune qu'il y a d'avoir une femme, des amis, des clients et surtout un frère. Chaque jour qui passe une presse libre, abondante, bien faite, dénonce la corruption du Président ; l'affaire est colossale, à la dimension du pays. Partira ?



♦ *Brasilia : la cathédrale.*

Partira pas ? Les paris sont ouverts. L'histoire politique locale est chaotique, ponctuée régulièrement par l'arrivée au pouvoir des militaires. A peine sorti d'une dure expérience le pays va-t-il à nouveau plonger dans la dictature ? Face à la corruption généralisée, face à une situation économique fortement dégradée il semble mûr pour une nouvelle aventure. Au cours de nombreuses conversations j'ai ressenti une sorte de nostalgie - qui se voudrait comme un appel - de l'époque où le général Vargas conduisait, sans douceur excessive, les destinées de la Nation.

Économie chancelante, endettement extérieur vertigineux, chômage, misère, le Brésil présenté souvent comme un des géants du XXI^e siècle ne manque pourtant pas d'atouts. Les possibilités on me les a déclinées à Belo Horizonte et Sao Paulo, elles sont impressionnantes. Deux villes qui concentrent la majeure partie de l'activité industrielle du pays, accentuant ainsi les déséquilibres régionaux. Belo Hori-

zonte, belle ville avec son célèbre parc Pampulha dont les eaux du grand lac tuées par la pollution vont reprendre vie dans quelques mois grâce aux soins d'une société française choisie pour ses compétences. Sao Paulo, mégapole démesurée, troisième ville du monde : Japonaise, Allemande, Italienne, Anglaise et si peu Brésilienne.

Le dernier souvenir que j'emporterai de ce pays, avant de franchir la frontière avec le Paraguay sera celui du colossal barrage d'Itaipu, six fois plus important que celui d'Assouan, témoignage grandiose de la capacité du Brésil à dominer ses énormes ressources. « A condition que le gouvernement ne s'en mêle pas » prend on le soin de toujours préciser.

A 70 km de Rio, à Petropolis un homme de la race de saint Louis - ce saint si souvent vénéré dans les églises franciscaines du Brésil - attend. Au-dessus des factions, des passions, des corruptions, Pedro d'Orléans-Bragance attend la réponse à la question qui sera posée aux Brésiliens. Certains n'oublient pas ici que la république fut fondée par réaction égoïste des gros propriétaires terriens à la signature par la princesse Isabel de la loi Aurea abolissant l'esclavage. J'ai abordé souvent avec mes interlocuteurs la question du retour de la monarchie. Je ne cache pas que le scepticisme était général sur l'issue du scrutin, alors même que mes interlocuteurs très individuellement étaient convaincus que là pouvait résider la solution au problème posé par l'instabilité d'un pouvoir soumis aux factions et aux intérêts. Mais comme me l'a dit l'un d'entre eux : « Au Brésil tout est possible ». Alors pourquoi pas ?

Michel PONTAURELLE

Lire Anthologie

Éloge des patries

Vous avez remarqué ? On parle beaucoup d'Europe ces temps-ci, et parfois l'on vaticine. Bonne raison, pas la seule, pour redécouvrir le patriotisme.

Faites comme moi, je vous prie. Prenez ce livre (1) entre vos mains. Poussez comme il convient le léger soupir que fait naître le mot « anthologie » (donc enfilage de textes, lecture sautillante, ennui). Fronce les sourcils en découvrant qu'il s'agit d'un éloge (donc discours pompier, enfilage de perles, propagande réactionnaire). Puis levez les yeux au ciel en vous livrant à un effort de mémoire : Bastaire... Jean Bastaire... Mais oui, un spécialiste de Péguy...

Cette gymnastique faite, feuillotez distraitement le livre. Très vite, vous vous arrêterez sur un texte familier et vous le relirez comme on goûte, une fois encore, un grand cru. Du Bernanos, toujours vif et frais. Un bon vieux de Gaulle, par exemple sur la France et la liberté du monde... Inévitablement, vous irez lire juste à côté, un peu plus haut, un peu plus loin. Le livre n'est pas très gros : on saute facilement d'une époque à une autre, on rend volontiers visite à une autre famille de pensée. Jaurès et Blum, pères fondateurs du socialisme à la française, internationalistes et pas moins patriotes pour cela : du premier, on lit qu'il a « toujours été assuré que le prolétariat ne souscrirait pas, dans l'intimité de son être, à une doctrine d'abdication et de servitude nationale »... Il faut aller voir aussi chez les grands ancêtres de la République, et chez les romantiques : si le style a parfois vieilli, que d'idées proches, familières, qui circulent de siècles en siècles et qui sont reprises par toutes les familles politiques.

Dans cette anthologie fort clairement présentée, Jean Bastaire ne pouvait omettre la France capétienne tant il est vrai qu'elle a enfanté une patrie qui fut tout autant



célébrée que lorsque la Nation fut proclamée. L'occasion est belle de lire ou de relire des textes souvent évoqués mais peu fréquentés - ceux d'Agrippa d'Aubigné, de Joachim du Bellay, de Montaigne, de Sully...

Curieusement, dans notre France millénaire, nous n'avons pas d'histoire complète du sentiment patriotique - mais seulement des analyses partielles, des fragments dispersés dans des ouvrages qui s'intéressent à d'autres questions. Le livre de Jean Bastaire constitue la première pierre de cette indispensable recherche sur les relations complexes et assurément passionnées que les Français ont avec la France.

Jacques BLANGY

(1) Jean Bastaire - « Éloge des Patries » - Editions universitaires, 1991, préface de Michel Jobert - Prix franco 150 F.

IDÉES

Pourquoi la Grèce ?

➤ Gérard Leclerc.



Jacqueline de Romilly, qui a passé toute sa vie dans les textes grecs, se devait bien un jour de rassembler sa pensée pour exprimer en quoi consistait le fameux miracle grec. Voilà qui est accompli de la meilleure façon dans son dernier livre qui ravira ceux qui ont eu l'insigne bonheur d'étudier en classe tous ces auteurs dont elle met si bien en valeur le génie littéraire et le sens de l'universel. Convaincra-t-elle ceux qui semblent se résigner à une inéluctable érosion des études classiques ? On le souhaite sans oser trop y croire. Pourtant, en plein débat européen, il est quelque peu paradoxal de marquer son indifférence aux sources vives de l'esprit européen, si du moins celui-ci signifie autre chose qu'un gadget de propagande. Qu'on y prenne garde pourtant : à trop acquiescer à la disparition de notre mémoire, la Grèce ne sera bientôt plus que ce petit pays touristique qui embête bien la communauté à revendiquer avec la Macédoine sa part des dépouilles yougoslaves et les jeunes iront chercher, pour satisfaire leurs exigences esthétiques, du côté d'étranges gourous.

Ne soyons pas trop pessimistes pourtant. La Grèce antique n'a pas fini de séduire, même les enfants qu'un maître avisé initie à l'Iliade. Ce peut-être une ouverture. Mais pour que le développement des études permette d'aller plus loin, il faudrait encore qu'Antigone puisse être étudiée en seconde, ou une autre tragédie, avant que la philosophie interroge la figure de Socrate. Alors quelques unes des grandes questions deviendraient accessibles à l'intelligence. Et Jacqueline de Romilly aurait la chance d'être vraiment comprise.

Soyons justes. Elle peut l'être directement dans son plaidoyer, parce qu'elle fournit toutes les clefs - les plus importantes en tout cas - de l'Hellénisme. Nous n'allons à la Grèce que parce qu'elle nous offre notre humanité, en donnant la possibilité aux hommes de se reconnaître frères. Elle leur offre aussi ce qu'on appelle aujourd'hui la communication, en inventant « l'art d'exposer des idées en termes d'analyse lucide ». La politique est tributaire forcément de ce goût des idées, parce qu'elle refusera la tyrannie au profit de la délibération qui est le point de départ de la démocratie. « On dirait, en somme, qu'une même démarcation géographique sépare, aujourd'hui encore, les peuples qu'Hérodote distinguait comme représentant l'idéal des Grecs ou l'autoritarisme des Perses. Qu'ils s'achèvent ou non en guerres, les heurts entre les pays occidentaux et des chefs comme Kadhafi ou Khomeini, Assad ou Saddam Hussein, sont autant d'illustrations, convergentes et troublantes ». Ce genre d'incursions dans l'actualité me rajeunit : je songe à mes maîtres d'hier rapprochant tels textes antiques à des faits contemporains. Mais c'est la vertu de la Grèce de solliciter ces analogies, puisque par principe elle s'attache aux généralités essentielles.

LE TEMPS DE L'ANALYSE ET LE TEMPS DE L'ACTION

Nous venons de vivre une période riche de débat politique. Ce fut la chance de ce référendum, même si l'inconvénient est d'avoir produit une division profonde du pays. Mais c'est la discussion qui permettra aussi de surmonter cette division, car l'approfondissement des opinions est aussi propice au repérage des difficultés à résoudre. Il est vrai aussi qu'à un certain moment de la délibération « il est nécessaire de s'arrêter » et que l'indécision peut être une plaie. Mais pour que la décision soit éclairée il faut préalablement ce temps de l'analyse et de la controverse que permet la liberté de la parole. C'est Périclès qui le déclare, rapporté par Thucydide : « Car la parole n'est pas à nos yeux un obstacle à l'action : c'en est un, au contraire, de ne s'être pas d'abord éclairé par la

parole avant d'aborder l'action à mener ». Jacqueline de Romilly insiste aussi sur la notion de loi : « Les Latins fondèrent le droit et les codes, la démocratie athénienne avait posé l'idée de la souveraineté des lois ». Faut-il parler déjà de tolérance ? La tolérance religieuse allait de soi à Athènes et en Grèce, où on était accueillant aux divinités étrangères. La condamnation de Socrate s'expliquerait pas par l'intolérance religieuse mais par une profonde crise de la Cité. Mais la marque la plus originale de l'aménité grecque est dans l'attitude à l'égard de l'étranger. Sur ce point Athènes s'oppose à Sparte. A ce propos R. Calasso a pu écrire : « Entre Athènes et Sparte l'élément de discrimination est l'échange. Chez l'une il provoque la terreur, chez l'autre la fascination ». La raison de cette différence tient précisément dans l'usage de la parole : alors qu'elle coule spontanément dans toutes les rues d'Athènes, à Sparte on se garde de trop lui donner libre cours.

NAISSANCE DE L'HISTOIRE ET DES SCIENCES HUMAINES

Ce goût pour la discussion devait forcément répandre la propension à l'analyse qui libère la pensée avec les enchaînements du raisonnement. Ainsi l'histoire naîtra avec Hérodote puis Thucydide dont le propre est de comprendre les événements, en voulant toujours interpréter le récit objectif. Ainsi sont nées les sciences humaines. Il ne faudrait pas oublier la grande réflexion philosophique dont, aux yeux de Jacqueline de Romilly, Platon est le représentant principal, parce qu'il porte au plus loin l'effort de la pensée vers la pure intelligence de l'idée, si bien qu'un modèle du monde se constitue « où ne comptent plus que les idées ». C'est le plein épanouissement du génie rationnel hellène, mais il ne faut pas oublier que tout a commencé avec la découverte de l'homme et d'un univers purement humain d'où toutes les fantasmagories terrifiantes des mythes primitifs ont été évacuées.

En ce sens j'ai beaucoup aimé les chapitres consacrés au langage des mythes et au propre de la tragédie grecque. Ils éclairent nettement l'apport du mythe à la compréhension de l'homme et de sa relation au divin. D'une histoire étrangement archaïque, Sophocle ou Euripide font un schéma universel, et celui-ci, pour reprendre les termes de Platon, permet d'inscrire les mêmes lettres (c'est-à-dire les énigmes de l'homme) en caractères plus gros sur un tableau plus grand. Donc, l'homme est compris dans les images même de la vie, dans sa complexité passionnelle, dans ses bonheurs et ses excès. Mais la lumière de la raison « prend d'autant plus de prix qu'elle éclaire des creux et des abîmes, dont elle cerne l'existence sans jamais les méconnaître ». Le rapport du religieux n'est donc pas érudé, même si celui-ci est considérablement épuré. George Steiner n'a-t-il pas insisté sur cette dimension de profondeur métaphysique sans laquelle la façon dont les Grecs écoutaient la tragédie nous est étrangère.

Cela n'empêche pas d'autres débats. Notre héritage est pluriel. Avec Remi Brague nous savons que nous sommes héritiers de l'hellénisme à travers la *secondarité romaine*. Léon Chestov a pu opposer Athènes et Jérusalem et Maurice Clavel reprendre la même veine dans son *Socrate*, en montrant que le religieux était par la première toujours vécu et éludé à la fois. Mais il n'est que trop certain que notre culture contemporaine souffrirait d'une coupure avec ses fondations antiques, dont le plus singulier effet est de nous protéger des archaïsmes prompts à réémerger.

Gérard LECLERC

Jacqueline de Romilly - « Pourquoi la Grèce ? » - Éd. de Fallois - Prix franco 145 F.



SOMMAIRE du N° 45

- ♦ Éditorial : La bêtise
- ♦ Italie : l'union des monarchistes
- ♦ Portugal : l'avenir du P.P.M.
- ♦ Révélation : Tintin royaliste
- ♦ Débat : De la souveraineté partagée
- ♦ Zoom : Ceci n'est pas une critique cinématographique
- ♦ Revue de presse
- ♦ Courrier

Bulletin de commande ou d'abonnement à retourner à "Royaliste"

NOM/Prénom :

Adresse :

☐ commande le numéro 45 du Lys Rouge (25 F franco).

☐ s'abonne au Lys Rouge pour 4 numéros (60 F) à partir du n° 45.

Règlement à l'ordre de "Royaliste"

Lettres Coup de coeur

Du grand siècle à l'Amazonie

Deux livres courts, aussi dissemblables qu'il est possible de l'être. Deux heures d'heureuse détente.

Le duc de Saint-Simon qui a noirci tant de pages et de réputations n'avait pas tout dit. A la cour de Louis XIV où Madame de Maintenon faisait régner - sans titre - l'ordre moral, il s'en passait de belles. Arlette Lebigre, historienne spécialiste du XVII^e siècle, dont certains assidus des « mercredis de la NAR » n'auront pas oublié la captivante conférence sur la justice du Roi, vient, avec brio, combler une importante lacune.

Des meurtres dans le palais royal, des complots, un gentilhomme aimable, assistant de monsieur de Souches, grand Prévôt du roi de France et Prévôt de l'hôtel du roi, un monsieur de Souches rusé et malin comme un renard, une héroïne tendre et belle dont le lecteur ne tardera pas à tomber amoureux (et les lectrices me soufflez-t-on ?) et ça et là, passant, les humbles serviteurs ou les grands du royaume : la Palatine, Monsieur, la Dauphine toujours enceinte, toujours souffrante, le Dauphin boulimique et son père dans toute sa majesté.

On l'aura compris, il ne s'agit pas ici d'un ennemi ouvrage sur le Roi-Soleil ou Versailles mais d'un inattendu roman que l'on qualifiera « policier » pour la commodité, un polar avec pour décors les splendeurs du grand siècle, captivant, astucieux, original. On dévore et il faut, à chaque instant, refréner une furieuse envie d'aller à la dernière page pour savoir qui et pourquoi.

L'exercice n'était pas facile, la mémoire conserve le souvenir de tel brillant historien n'ayant pas réussi le passage de l'éblouissante biographie au roman léger ; Arlette Lebigre franchit l'obstacle de main de maître même si l'on peut regretter que certains dialogues, manquant parfois de naturel, ne soient pas mieux travaillés. Avec elle et par ses

personnages nous visitons la demeure royale, des appartements d'apparat au plus humble réduit, elle nous fait participer à la journée du Roi du petit lever au coucher, mais que l'on se rassure il s'agit ici de planter simplement le décor de l'intrigue, et quel décor ! Rien de fastidieux qui pourrait accabler le lecteur soucieux uniquement du fil de l'histoire. La romancière, avec bonheur, a bridé l'historienne, elle ne lui a laissé dire que l'indispensable, l'imagination faisant le reste. Une réussite.

Le décor est totalement différent mais tout aussi grandiose. L'histoire est courte, mais y a-t-il réellement une histoire dans cet admirable « *Le vieux qui lisait des romans d'amour* » du chilien Luis Sepulveda ? Dans la forêt amazonienne Antonio José Bolívar Proaño, dit le vieux, qui n'était pas indien mais vivait comme eux « *essayait de mettre des limites à l'action des colons qui détruisaient la forêt pour édifier cette oeuvre majeure de l'homme civilisé : le désert* ».

Ce livre pourra se lire comme un hymne à la gloire de l'immense forêt sud américaine ; à la fois drôle, tendre, cocasse, émouvant, remarquablement écrit et excellentement traduit par François Maspero, il est dédié à la mémoire de Chico Mendes assassiné pour avoir voulu défendre la nature. Sans hésiter, je crois pouvoir écrire que si au cours de cet automne vous ne pouvez vous offrir qu'un seul livre, alors choisissez celui-là.

Michel FONTAURELLE

Arlette Lebigre - « *Meurtres à la cour du Roi-Soleil* » - Ed. Calmann-Lévy - Prix franco 105 F.

Luis Sepulveda - « *Le vieux qui lisait des romans d'amour* » - Ed. Métailié - Prix franco 87 F.

Images Cauchemar

Retour des monstres

La nuit déchirée de Mick Garris. Un couple incestueux de Félidés (mère/fils) dernier survivant d'une race de vampire-félin à l'apparence humaine doit pour survivre « aspirer la vie » d'une jeune vierge. Au cours d'un pique-nique dans un cimetière, le beau Charles Brady ne peut s'empêcher de montrer son vrai visage. La jeune fille, BCBG, Tanya va-t-elle succomber au charme mortel du beau Charles ?...

De mouvements de caméra virevoltante en scènes de transformation, le film tiré d'un roman de Stephen King, maître de l'horreur, séduit sans pour autant provoquer la peur tant désirée, malgré un fort taux d'hémoglobine (accoutumance ?). Du gore faiblard telle est l'impression générale, à l'image de la scène centrale du cimetière.

Alien 3 de David Fincher. Histoire d'amour de la « bête immonde » pour sa mère porteuse le lieutenant Ripley (Sigourney Weaver toujours aussi séduisante malgré le poids de l'âge). Éjectée de son vaisseau spatial sur une planète devenue colonie pénitentiaire, Fiorina 161, le lieutenant Ripley se retrouve confronté une fois encore au monstre de l'espace. Mais comment le combattre quand on a aucune arme et pour compagnons d'infortune des bagnards violeurs-voleurs-assassins ? La peur, le suspense sont toujours au rendez-vous sans atteindre toutefois la virtuosité des deux épisodes précédents. En revanche, le sacrifice du lieutenant Ripley augmente le côté tragique de cette saga spatiale. Du bel art !

Hugues BOCQUILLON

Minitel 36 15
AGIR-NAR

MERCREDIS DE LA N.A.R.

A Paris, chaque mercredi, nous accueillons nos sympathisants dans nos locaux (17, rue des Petits-Champs, Paris 1^{er}, 4^{ème} étage) pour un débat avec un conférencier, personnalité politique ou écrivain. La conférence commence à 20 heures très précises (accueil à partir de 19 h 45 - Entrée libre et gratuite), elle s'achève vers 21 h 45. Un buffet chaud est alors servi pour ceux qui désirent poursuivre les discussions (participation aux frais du buffet 25 F).

● Mercredi 7 octobre : Nous consacrons d'ordinaire la première réunion de l'année à un examen général de la situation politique. Après le référendum, avant les législatives, le sujet s'imposait ! Excellente occasion de venir s'informer... et de soumettre l'orateur au feu torturant de la critique. Le futur martyr ? Bertrand RENOUVIN, qui sera livré au public sur le thème « *Fausse fractures et vrais enjeux* ».

ILE-DE-FRANCE

Reprise des activités militantes de la Fédération Ile-de-France. Une réunion d'organisation aura lieu, dans les locaux du mouvement, le vendredi 9 octobre à 19 h 30 précises. Y sont conviés tous ceux ou celles qui désirent cette année nous apporter une aide concrète.

INTERALLIÉ

L'Union Interalliée organise la jeudi 15 octobre à 18 h une conférence de Stéphane Bern sur le thème « Les monarchies d'Europe aujourd'hui et demain ». Cartes d'invitations à demander au Cercle Interallié, 33, Faubourg Saint Honoré, 75008 Paris.

Conférence de la Comtesse de Paris

L'Association des Amis de la Maison de France organise le samedi 7 novembre à 15 h une conférence de la Comtesse de Paris où elle présentera son livre « *Blanche de Castille* ».

Cette manifestation au profit de l'aide humanitaire à la Yougoslavie se déroulera à l'Institut du Monde Arabe, 1, rue des Fossés Saint-Bernard, 75005 Paris.

Il est nécessaire de s'inscrire, à l'avance et avant le 25 octobre (joindre la participation aux frais de 60 F), auprès de l'A.A.M.F. - B.P. 314 - 75365 Paris cedex 08.

Action royaliste

SAINT NAZAIRE

Bertrand Renouvin sera à Saint Nazaire le jeudi 15 octobre à 20 h 30 pour participer à un débat sur le thème « République, nation, laïcité » organisé à l'occasion de la fête annuelle de la laïcité et animé par Bernard Langlois.

PHOTOS

Notre service librairie dispose de différents modèles de photos de la Famille de France.

Sont disponibles en portrait : le comte de Paris, la comtesse de Paris, le comte de Clermont, le duc de Vendôme.

Sont disponibles en groupe : le comte de Paris entouré de ses deux petit-fils, Jean et Eudes (Amboise, septembre 1987), le comte de Paris avec le comte de Clermont (Chantilly, septembre 1990), le comte et la comtesse de Paris (Dreux, juillet 1992).

Ces photos existent en trois formats (sauf le groupe avec Jean et Eudes qui n'existe qu'en 13x18). Tarif franco : format 10x15 : 16 F - format 13x18 : 30 F - format 20x30 : 58 F.

RELIURES

Nous mettons à la disposition de nos lecteurs qui désirent conserver leur collection du journal, une reliure pleine toile bleue avec inscription « Royaliste ». Cette reliure permet de contenir 52 numéros du journal. Elle est vendue au prix de 70 F franco.

OFFRE SPÉCIALE AUX NOUVEAUX LECTEURS

Si ce journal vous a intéressé, vous pouvez bénéficier de notre offre exceptionnelle sans engagement de votre part. Pour 100 F seulement (au lieu de 254 F) vous pouvez recevoir : un abonnement d'essai de trois mois, un livre présentant la vie et les idées du comte de Paris, un livre de B. Renouvin présentant les idées de la N.A.R., une brochure « Connaissez-vous les royalistes aujourd'hui ? » et une documentation complète sur la NAR et ses publications.

Nom/Prénom :

Date de naissance : Profession :

Adresse :

désire bénéficier sans engagement de ma part de l'offre exceptionnelle et verse pour cela la somme de 100 F. Bulletin à retourner accompagné du règlement à :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs, 75001 PARIS

Au nouveau lecteur

Afin de nous mieux connaître nous vous proposons de profiter d'une offre exceptionnelle, qui sans aucun engagement de votre part, vous permettra de vous informer plus complètement.

Nous vous offrons :

- ✓ un abonnement de trois mois à « Royaliste »,
 - ✓ une brochure « Connaissez-vous les royalistes d'aujourd'hui ? »,
 - ✓ Un livre présentant la vie et les idées du comte de Paris,
 - ✓ un livre de Bertrand Renouvin : « *La République au roi dormant* », synthèse sur l'histoire du royalisme, sa place dans la société d'aujourd'hui, ses perspectives d'avenir,
 - ✓ une documentation complète sur la N.A.R., ses activités, ses publications.
- Le tout, qui représente une valeur de 254 F, vous est proposé pour 100 F seulement.
- Vous trouverez ci-dessous le bulletin-réponse qui vous permettra de bénéficier de cette offre exceptionnelle.

Les deux voies du salut

Avec des cartes de France marquées de hachures impressionnantes, à l'aide de sondages d'une précision apparemment chirurgicale, on nous a fabriqué entre le 20 et le 21 septembre une analyse de la France qui est devenue vérité d'Évangile. Le commentaire journalistique l'a consacrée, et l'acquiescement satisfait (les Non) ou contrit (les Oui) de la classe politique l'a pleinement légitimée.

Quelle est donc cette vérité si manifestement manifeste ? Celle qui décrit une France coupée en deux - pas entre droite et gauche mais entre riches et pauvres puisque des enquêtes-express nous ont tout appris sur le vote des chasseurs du Bas-Berry et sur les états d'âme des citoyens d'Épinal. La France coupée en deux ? Avouez qu'il est difficile de faire autrement quand il y a une question et deux réponses... La fracture au sein de la droite et de la gauche ? Elle est incontestable mais ce qui se fractionne ne disparaît pas - et nous voici devant quatre France. Les riches et les pauvres ? Le schéma séduit par sa simplicité et par ce style « lutte de classes » qu'on avait délaissé et qui, tout à coup, prend un air neuf ; mais c'est faire bon marché des hauts fonctionnaires qui ont suivi l'énarque Philippe Séguin, des bourgeois qui aiment Charles Pasqua et des suffrages populaires qui se portent sur Philippe de Villiers et d'autres lieux...

PRUDENCE

J' ai l'air de me moquer de bien graves sujets mais je veux simplement plaider pour la prudence et pour la démocratie.

Pour la prudence : il faudra attendre les enquêtes des vrais sociologues et des vrais politologues (par « vrais » j'entends ceux qui ne sont pas rétribués par les Instituts de sondage) pour savoir si, en gros, le vote du 20 septembre reflète un antagonisme

social. Au lendemain de l'événement, il est tout juste possible d'observer que, comme d'habitude, les choix des citoyens ont résulté d'un ensemble complexe d'idées, de passions, d'intérêts... Le caractère corporatif de certains votes, qui a été abondamment souligné, ruine le schéma d'une « lutte de classes ». Le rejet de la classe dirigeante explique sans doute beaucoup de votes négatifs, mais ce sont trois anciens ministres (Ph.



Séguin, Ch. Pasqua et Ph. de Villiers) qui ont mené la campagne pour le non - et pas le « tribun » Le Pen. On peut ainsi multiplier les paradoxes et les contradictions, puis creuser les analyses jusqu'au point où l'on trouvera la complexité des choix personnels qui ruineront, assurément, toute tentative d'explication globale.

Faut-il se résigner à enregistrer mécaniquement un total de voix ? Assurément pas. Mais il serait de bonne méthode que l'on distingue à nouveau la sociologie (d'intention scientifique) et la politique (qui a sa propre raison), que l'on sépare le cliché flou du sondage, de l'expression du choix civique.

Je plaide en effet pour la règle démocratique, qui implique le respect de l'autonomie du domaine politique, de sa symbolique et de son droit. La politique est tout autre chose que la sociologie, toute autre chose que la

psychologie. Les sciences visent des certitudes, selon des théories spécifiques qui permettent d'approcher le réel. La politique se réfère à des valeurs (la paix, la justice) et repose sur des conventions : le droit du premier né, la décision acquise à une voix de majorité. On n'imagine pas une autorité scientifique acquise par voie héréditaire, ni une décision politique différée plusieurs années pour satisfaire à un protocole d'expérimentation... De fait, les conventions politiques ne sont pas arbitraires : elles sont adoptées parce qu'elles rendent possible le bien commun, par exemple la paix civile et la prise de décision.

DÉCISION

La confusion médiatique est devenue telle qu'il fallait justifier la théorie et la pratique du référendum en général avant d'avancer une interprétation du vote sur le traité de Maastricht : à une question politique précise, les Français ont répondu politiquement, et leur décision engage l'avenir de l'Europe politique - quels que soit par ailleurs leurs sentiments sur François Mitterrand, la politique agricole commune et les tailleurs d'Elisabeth Guigou.

Mais la valeur de cette décision, si petitement majoritaire ? Elle est très importante en ce sens que, par le Oui comme par le Non, les Français ont exprimé un seul et même souci de l'intérêt de la nation, du rang de la France en Europe et dans le monde (1). Le débat, et le choix final dans sa simplification nécessaire, ont porté non sur les fins mais sur les moyens : le salut de la patrie par l'Union européenne, ou par le refus d'un pari jugé trop dangereux.

Voilà qui réduit singulièrement la gravité de la fracture si abondamment commentée. Les deux France n'en font qu'une, et cela fait mille ans qu'elle dure dans des querelles qui n'affectent pas l'essentiel - c'est-à-dire sa volonté de continuer à exister selon son histoire et son projet. Tant mieux.

Bertrand RENOUVIN

(1) Cette analyse rejoint celle d'Alfredo Valladao (« L'Europe française ») dans Libération du 18 septembre - à cette différence qu'il déplore ce dont je me félicite...